

Zeitschrift: Revue suisse de photographie
Herausgeber: Société des photographes suisses
Band: 7 (1895)
Heft: 11

Rubrik: Variété

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'image et la netteté de la mise au point. J'ai trouvé qu'avec un même degré d'inclinaison des images négative et positive, la rectification des lignes, la hauteur et la netteté du positif étaient correctes. »

M. Selb s'est servi d'une chambre à reproduction avec deux châssis qui basculaient sur des pivots fixés sur les côtés ; l'un recevait le négatif, l'autre le positif. Mais on peut, pour plus de simplicité, employer une chambre ordinaire à laquelle on aura fait toutefois subir la modification nécessaire pour le basculage du châssis.

Il est clair qu'avec le positif ainsi obtenu on peut faire facilement un négatif par contact, qui permettra de tirer des épreuves aux lignes irréprochables.

(Photo-gazette.)

VARIÉTÉ

Bien qu'il ne soit pas question de photographie dans le morceau qu'on va lire, nous avons pensé qu'il intéresserait cependant ceux de nos lecteurs qui ne le connaissent pas, car l'amateur photographe est très généralement un touriste et la critique du touriste est ici faite avec beaucoup de vérité.

De la partie pittoresque des voyages de De Saussure.

— 1834 —

Impayables, ces touristes qui viennent chaque année s'abattre sur notre sol suisse, avides de champêtre, de sublime ; affamés d'abîmes, d'avalanches ; creux d'appétit pour les grandes merveilles de la nature. Arrivés, on les leur montre : celle-ci s'appelle Finsteraarhorn, celle-là

Jungfrau, cette autre Mont-Blanc. Voyez, messieurs, regardez. Ils regardent... Et comme ces grandes merveilles de la nature ne sont au fond que de bonnes grosses montagnes toutes simples, qui ne feraient pas un pas pour les amuser, les voilà qui repartent bientôt, dégoûtés à tout jamais des grandes comme des petites merveilles de la nature. Ils vont à Strasbourg, à Milan, ils montent sur le Dôme, et trouvent que ceci, à la bonne heure, c'est bien une autre affaire.

D'autres (les âmes sensibles) cherchaient l'âge d'or, ils avaient compté sur l'âge d'or..... et je les plains, car c'est vrai que nos auberges sont chères.

D'autres (les âmes fortes) voulaient des craquements de glaciers à tout bout de champ, des cascades diluviennes au coin des chemins, et des chamois dans les prés.

D'autres (les philosophes) voulaient la Landsgemeinde pour le seize, jour de leur passage..... mais le peuple souverain était aux semailles. Ils n'ont point vu de Landsgemeinde, et ils en sont tout malheureux.

D'autres (tant bonnes gens!) se seraient contentés d'un costume nouveau à chaque paroisse, et ils n'ont eu pour pâture que les jupons courts de l'Entilbuch; encore descendent-ils jusqu'au genou.

Enfin d'autres (les plus nombreux) voulaient toutes ces merveilles à la fois, et quelques-unes encore, sans compter les autres!

Impayable d'assister à cette grande mystification. J'aimerais être l'aubergiste de Lauterbrunnen!

Et ce qui est drôle, c'est que l'aubergiste de Lauterbrunnen pense absolument comme eux sur tous ces objets. Rien de moins curieux. Son Staubbach? de l'eau claire. Son Lauterbrunnen? un vilain trou. Sa Scheideck? pays de loups. Il ne conçoit rien à cette affluence annuelle; ce qu'il conçoit, c'est que, l'affluence existant, il convient que l'aima-

ble compagnie trouve, dans le vilain trou, chez qui manger, à qui payer.

Il doit avoir de bien bons moments? Vous le figurez-vous, lorsque sans être vu, il regarde son Staubbach et qu'il se dit : « Que ce filet d'eau ne coulât pas là, et j'étais zéro, comme mes pères! Ah! Staubbach! Staubbach, mon ami! ... » Et puis en y réfléchissant : « Mystérieuse rigole!... mais que diable y viennent-ils donc voir? » Je suis sûr qu'il est superstitieux, l'aubergiste de Lauterbrunnen.

Et vers midi, quand tous ses touristes, compte réglé, sont depuis quatre heures à gravir les pentes raides, suants, essoufflés, rendus : et que lui, assis près du coffre, manie, met en piles, enregistre, additionne, soustrait.... Il lui prend des terreurs soudaines. Si son Staubbach allait cesser de couler!!!! Nigaud, l'aubergiste de Lauterbrunnen, qui ne voit pas que le pli est pris ; que, son Staubbach à sec, les touristes viendraient en même nombre. Où un mouton a sauté, ôtez la barre, les autres sautent tout de même.

Et le soir, quand milord lui arrive, aigri de fatigue, exténué d'admiration, et qu'il lui sert à dix francs un maigre souper dans sa chambre de bois, et qu'il lui conseille d'être avant jour au Staubbach, pour ne pas manquer l'auréole au lever du soleil,... d'y faire un tour, ce soir même, à cause de la lune qui se montre vers minuit... Et milord qui y passe la nuit,... et milord, qui avant le jour, tout mouillé de Staubbach, regarde en l'air, attend le soleil, manque l'auréole attrappe un rhume.... Connaissez-vous, dites-moi, un plus joyeux farceur que l'aubergiste de Lauterbrunnen?...

C'est un gros homme. Dès que les touristes ont émigré vers l'Italie, il ferme sa trappe et descend à Berne, où il rit tout l'hiver de ce qu'il a vu pendant l'été.

De ces touristes déçus j'en ai rencontré des caravanes entières, huchés sur des mulets, pérorés par des guides,

harcelés par les chanteuses, poursuivis par des lutteurs, et ayant, au milieu de tant de sujets de joie, la mine la plus aigrie qui se puisse imaginer : un spectacle à fendre le cœur. Il faut rechercher la cause de tant de maux ; il faut la trouver, si possible, dans les profondeurs de l'esprit humain. Je prends un touriste, et j'examine son esprit humain.

Qui dit touriste, dit homme sans curiosité réelle et sérieuse, mais qui pourtant serait bien aise que devant lui une montagne vînt à se fendre en quatre, pour voir comment la chose se passe ; homme qui cherche du plaisir tout fait, de l'émotion toute confectionnée, de la surprise à point nommé ; homme à la fois niais et fantasque, blasé et exigeant ; ne voyant pas ce qui est devant lui, et voulant voir ce qui n'y est pas ; homme qui s'est à l'avance fabriqué une Suisse imaginaire, une Suisse modèle, une terre toute de miracles, avec un petit chemin au milieu pour lui ; homme qui vient par mode, par usage, pour être venu ; mouton enfin, qui suit le troupeau, qui veut passer (ne l'empêchez pas), qui passera où a passé le troupeau. Voilà l'esprit humain du touriste.

A qui la faute donc, si le touriste ne s'amuse pas ? A lui, en premier lieu. A lui aussi, en second lieu ; car il faut convenir que ce sont les touristes qui ont gâté la Suisse.

Notez qu'il en convient lui-même, lorsqu'il se trouve sur les lieux ; car tout niais qu'est le touriste, il ne lui échappe pas de comprendre que, dans les mœurs des habitants, comme dans les beautés de cette nature sauvage, simplicité, grandeur, mystère, solitude, tout ce qui faisait le charme de l'ancienne Suisse, a été changé, fané, détruit par ses prédécesseurs. Ces glaciers sont une grande route ; cette cime est une auberge ; ce pâtre un mendiant ; ces chanteuses.... Il voit tout cela, le touriste, et sait à qui s'en prendre.

Aussi, il en veut à ses prédécesseurs ; mouton qu'il est, ils ont foulé son herbe, gâté sa pâture, sali sa pelouse.

Et il a bien raison ! L'ancienne Suisse, c'était une belle et pudique vierge, solitaire et sauvage, dont les appas, ignorés de la foule, faisaient battre le cœur de quelques vrais amants. Indiscrets qui ne surent taire les secrètes faveurs dont ils étaient les objets ! Ils les dirent, ils les divulgèrent, et voici que tous en voulurent avoir leur part ; voici que tous les badauds du continent, tous les blasés de la Grande-Bretagne arrivèrent à la file, en sorte que, étalée à tous les regards, la vierge pudique garda sa beauté, en perdant tous ses charmes.

Heureusement, quelques-uns lui demeurent ; les moutons ne suivirent qu'un sentier, au loin, au haut, sont encore des retraites non profanées.... Mais tandis qu'autrefois la Suisse intéressante, la Suisse à parcourir, commençait à Lausanne, à Genève, elle commence aujourd'hui au pied des montagnes écartées, au sein des forêts, aux rocs élevés dont les frimas ou les abîmes défendent encore l'atteinte aux touristes. Les touristes vont en voiture, les touristes vont à dos d'ânes. Que ne vont-ils pas tous à dos de machines, de Liverpool à Manchester ! Ah ! que je les accompagnerais bien de tous mes vœux !

Mais qui a fait les touristes ? Qui a dépouillé la belle vierge de tout ce qui pouvait lui rester encore d'attraits et de charmes ? Qui l'a traînée dans les rues, étalée aux boutiques, vendue pour quatre sous ? Ce sont les faiseurs d'itinéraires, et les faiseurs de vues. Ces gens-là, vous ne les détesterez jamais assez ; jamais assez vous n'aurez horreur de leur abominable métier ; ce sont les avant-derniers des hommes, dont les derniers sont les marchands !

Oui, les marchands ! Ce sont eux qui ont spéculé sur les attraits de la belle vierge, fait trafic de ses charmes. Ils ont

payé de pauvres diables pour les décrire, de pauvres diables pour les colorier, de pauvres diables pour les colporter, et, d'un bout du monde à l'autre, des descriptions menteuses, des images fardées, ont paru derrière les vitres des boutiques, appelé les badauds, et créé les touristes.

Depuis ce temps, deux Suisses. La Suisse véritable, qui reste chez elle, et la Suisse des marchands, qui court le monde ; la Suisse simple, alpestre, et la Suisse merveilleuse, prodigieuse, miraculeuse ; la Suisse naturelle, antique, paisible, et la Suisse artificielle, moderne, à fracas, à changements à vue, à grand spectacle, la Suisse fabriquée,..... et pour dernier malheur, fabriquée à Paris. Hélas ! oui, à l'heure qu'il est, ils la tiennent palpitante sur l'étau ; eux, les Français, le peuple le moins intelligent de la Suisse qu'il y ait eu ! eux, les Parisiens, stupides entre les Français en fait de Suisse ; eux, les marchands, barbares, impitoyables, entre les Parisiens !!!

Mais la mode en est venue, et ce peuple est tout mode. La mode fait sa politique, sa morale, sa religion, sa coutume. Un temps l'adultère, un temps les mœurs, un temps le fanatisme, un temps l'athéisme ; un temps la république, un temps l'empire ; hier, en juillet, l'héroïsme, le désintéressement, une modération sublime après une sublime victoire ; aujourd'hui, la cupidité, l'égoïsme, la violence, l'émeute, le suicide,..... mais surtout le pittoresque ! Le pittoresque a envahi la France, il a tourné les têtes, couvert le sol, maîtrisé la mode elle-même : rien ne saurait plaire, rien, jusqu'à l'Encyclopédie ! s'il n'est pittoresque, et à deux sous. *O tempora, ô mores !* l'Encyclopédie ! grands dieux !!!

Et pourtant, si, comme il y paraît, les choses tournent au pittoresque, ne nous plaignons de rien.

Tout ceci¹, pour en venir à la partie pittoresque des voyages de De Saussure, ouvrage plein de simplicité et de poésie, ouvrage frais de la fraîcheur des montagnes, pur de la pureté limpide des hautes Alpes, doux et champêtre comme leurs rustiques vallons, comme leurs chalets solitaires, comme leurs plus verdoyants asiles ; ouvrage enfin qu'on peut louer avec d'autant moins de réserve, que quarante années et cent imitateurs n'ont fait qu'étendre sa renommée, accroître son charme, et démontrer mieux qu'il est unique et ne s'imité pas.

Tu vois, touriste, que cet ouvrage n'est pas fait pour toi. Tu n'y comprendrais rien. Pas deux fois De Saussure ne parle de merveilles, pas une fois de ces surprises, de ces émotions qu'il te faut, et souvent au contraire de celle que tu es incapable de ressentir. Il a visité curieusement, décrit avec amour la Dôle, Salève, le Môle, ingrates taupinières pour toi, à qui il faut de l'ardu, du géant, du diluvien. Le Mont-Blanc ? C'est vrai, il y a été et non pas toi ; mais si tu savais comme !.... tout naturellement, mon ami ; en montant, rien d'autre, avec des paysans et un baromètre. D'aventures ? pas plus que sur ma main, et en haut, du mécompte ! L'aurais-tu cru, touriste ?

R. TŒPFFER.

(Mélanges.)

¹ De Saussure a écrit sur la Suisse, mais surtout sur la Savoie. Il va sans dire que, dans le point de vue qui nous occupe, nous ne séparons pas ce que la nature a joint, les Alpes de la Savoie de celle de la Suisse.